

Un amour platonique

Paul Marram

Paul Marram

Un amour platonique

© Paul Marram, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2303-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Nathan passa me voir le premier dimanche après le début des travaux. Nous visitâmes ensemble le chantier et il parut content.

— May, viens voir la nouvelle salle !

Une fille de mon âge entra dans la pièce.

— Tu penses que ce sera prêt dans les délais ?

Nathan se tourna vers moi. Je me sentais en confiance.

— Oui. Et même avant. Le chantier se passe bien.

L'inconnue m'observa un instant, surprise, manifestement peu convaincue par ma promesse au sujet des délais.

— Il bosse tout seul ? Pourquoi, il n'y a pas dix ouvriers pour en finir avec ce bordel ?

Nathan lui adressa un sourire patient.

— Ce garçon travaille très bien. Je lui fais confiance.

Il s'éloigna doucement pour inspecter le reste des travaux. La jeune femme haussa les épaules. Je ne pouvais pas détacher mon regard de son visage. Sa grossièreté de langage ne corrigeait pas l'impression d'être en présence d'un ange. Je restai immobile devant elle, fasciné.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

— Rien, excuse-moi. Ce décor de chantier et ta présence, ça fait contraste.

Elle fronça les sourcils mais sans paraître fâchée, plutôt intriguée. Elle se radoucit.

— Tu es sûr que tu vas pouvoir finir tout seul ?

— Oui... Je me laisse plusieurs jours de marge pour passer la résine. Ce sera la partie la plus difficile à réaliser.

Nathan revint vers nous, à pas lent. Son plaisir était manifeste.

— C'est bien, très bien... Je te l'avais dit, May. Ne stresse pas. On aurait pu

mettre un lino pour gagner du temps mais bon puisque tu as insisté pour peindre le sol...

— Ça rend très bien dans ce type de local... Tu ne peux pas quand même pas mettre du plastique dans une galerie d'art !

Elle avait raison. Intérieurement, je me promis de donner au sol un aspect si parfait qu'elle en resterait muette d'admiration. C'était son choix. je devais tout mettre en oeuvre pour lui donner raison.

— J'ai pris la meilleure qualité, haute densité. Vous voulez voir la couleur ? Pour qu'on soit bien d'accord ?

Nous nous dirigeâmes dans le coin de la salle où je stockais le matériel.

— C'est drôle cette teinte, on dirait le bleu de la jeune fille à la perle ou celui de la liseuse à la fenêtre, tu ne trouves pas ?

Nathan grommela, peu convaincu.

— Faut avoir de l'imagination...

J'aimais bien Vermeer moi aussi. Mais, je demeurai silencieux, à ma place. Plus tard, peut-être.

May me regarda.

— Tu passeras quand la première couche de résine ?

— Dans une semaine environ.

— Tu pourras dire à Angèle de m'appeler ? Je voudrais voir ça, savoir comment tu t'y prends, la technique...

Mon coeur battit plus fort.

J'appris entre temps que son véritable nom était May Joy, fille unique de Nathan. Le ragréage du sol nécessita un long travail, beaucoup de temps, de soin car je voulais atteindre un résultat parfait, un miroir. Chaque jour, il me semblait oeuvrer pour elle, pour sa satisfaction, obtenir son assentiment. Mes genoux douloureux, marqués par le contact du béton, je les maltraisais pour elle, même chose avec mes mains durcies par le ponçage. Je n'avais plus d'horaires, Il n'y avait rien d'autre que l'image de son sourire dans ma mémoire et l'espoir de la revoir, satisfaite, reconnaissante. Chaque soir, au moment de quitter la galerie, je

vivais comme un manque la privation brutale du travail que je réalisais pour elle.

Sans doute, May Joy n'eut pas le temps de passer car je ne la revis pas. Malgré cette déception, je ne cessais pas de penser aux quelques mots que nous avions échangés, à son sourire, à cette grâce incomparable. May Joy me semblait idéalement belle. Je ne savais rien d'elle, de son histoire, de sa personnalité, de ses goûts ; cette passion subite n'avait aucun sens, nous vivions aux antipodes de la société, mais tout cela ne parvenait pas à me dissuader de l'aimer. J'avais beau me raisonner, elle ne quittait pas mon esprit. Amoureux et désenchanté en même temps, je ne pensais plus qu'à cette fille tout en sachant parfaitement qu'elle resterait à jamais inaccessible. Je terminai le chantier le coeur envahi de sentiments contradictoires : comblé au point de ressentir ma souffrance comme un privilège, humilié aussi par son indifférence et ce silence qui semblait dire que je n'existais pas.

Nathan me rappela la veille de l'ouverture, euphorique, pressé. Il voulait me remercier une nouvelle fois. Il avait été débordé par la préparation de l'exposition mais il avait beaucoup apprécié mon travail. J'eus l'impression qu'il récitait une leçon apprise mais cela me fit plaisir quand même. Si je voulais bien venir au vernissage, il serait très heureux de me présenter à des amis. Je répondis que j'essaierais de passer, pour ne pas le froisser, avec l'intention de ne pas donner suite. Car je redoutais de revoir May Joy à cette soirée et d'y faire pâle figure. Parmi tous ces invités remarquables, au milieu de ses amis, j'apparaîtrai encore plus insignifiant et ridicule que seul au milieu de mes pots de peinture.

Mais, au dernier moment, je changeai d'avis, par curiosité, parce que la tentation de la revoir était irrésistible. Je me rendis rue de Miromesnil. Une foule de gens se pressait devant la façade de l'immeuble. Je restai longtemps à l'extérieur, indécis, changeant de trottoir pour ne pas attirer l'attention. Nathan ne m'avait pas adressé de carton d'invitation et j'imaginais qu'on me refuserait l'entrée. Ce n'était qu'un mauvais prétexte pour retarder le moment de pénétrer dans cet endroit qui m'intimidait. Il s'agissait d'un autre monde, en effet. Dès mon arrivée, comme je l'avais redouté, je me sentis immédiatement un intrus, on me regarda de travers sans doute parce que j'avais l'air hébété, parfaitement stupide. Je reconnus la voix de May Joy, toute proche. Je me retournai.

— Hugo ! Mon peintre préféré... Je plaisante. Ne te vexe pas...

— Je ne me vexe pas. Ca me fait plaisir de te revoir, May Joy.

— Il se souvient de mon nom ! Quel honneur ! Je suis debout depuis des heures, je n'en peux plus. Tu n'as pas de verre ? Viens, on va trinquer, il faut que je mange aussi.

Je la suivis dans la foule. Plusieurs fois, elle s'arrêta pour parler avec des personnes qu'elle connaissait. Je pensais qu'elle allait m'oublier, mais, non, elle reprenait invariablement sa route vers le buffet, jetant un coup d'oeil derrière elle pour s'assurer de ma présence. Tout le monde semblait la connaître, vouloir lui parler. Nous arrivâmes enfin au buffet. Elle avait faim et parlait en mangeant.

— Tu n'es pas venu à l'accrochage...

— Je ne savais pas.

— Comment ça, tu ne savais pas ? Après tout le boulot que tu as abattu, tu n'as pas été convié à l'accrochage ?

— Non...

— C'est moi qui ai pensé à toi pour le vernissage, mon père n'en pouvait plus, ces derniers jours, il en perdait le sommeil. Si seulement l'autre, là, elle pouvait l'aider, le soutenir, mais non... Bref... Passons. Il ne faut pas lui en vouloir, il ne peut pas penser à tout... On va le voir ?

Elle me prit par le bras et me tira vers la nouvelle salle. Je reconnus à peine les lieux. De grandes toiles masquaient les murs. Cela me parut immense. Une seule chose importait : sa main serrée autour de mon poignet qui me donnait l'impression de marcher sur les nuages.

— Papa ! Je l'ai trouvé !

— Ah ! Hugo, enfin !

Nathan me prit par les épaules et il fit les présentations en exagérant mes mérites avec une totale sincérité. Je pensai un peu tristement à l'argent qu'il avait oublié de me donner et je souris en silence. Les amis de Nathan n'avaient rien me dire. Nous nous séparâmes après un bref moment d'embarras. Entre temps, May Joy nous avait quittés. Je la cherchai des yeux, avide de sa présence, sans la trouver ; elle avait disparu. Cette perte me causa un dépit si vif que je me sentis brusquement abattu. Je me glissai au fond de la pièce pour dissimuler mon mal-être. Elle avait été si gentille avec moi ! Elle m'avait pris le bras, servi un verre. Comment interpréter cet accueil chaleureux après les jours de silence et d'abandon qui m'avaient désespéré ? Elle ne mesurait pas l'effet de sa voix, de

ses gestes, de ses mots sur un être aussi solitaire que moi. Après quelques minutes de vertige amoureux, je repris le contrôle de mes émotions. Certes, j'avais très envie de retrouver ces sensations étourdissantes, de lui parler, de la toucher mais il était beaucoup plus sage de m'effacer. J'éprouvai le besoin de me retirer du jeu car j'avancai dans un monde inconnu, trop dangereux pour moi. J'avais répondu à l'invitation, on m'avait remercié, tout était bien en ordre, j'avais joué mon rôle. Mais il ne fallait pas s'y tromper, May Joy n'était pas une fille pour moi. Ma vie terne, mes échecs, cela suffisait, je n'avais pas besoin d'un crash retentissant, d'humiliations supplémentaires. Je traversai la galerie en m'imposant de ne pas lever les yeux, de ne pas chercher son regard dans la foule. À quoi bon ? Arrivé sur le trottoir, je m'éloignai à grand pas dans la direction des Champs-Élysées, résolu à tourner définitivement la page de cette misérable aventure.

— Hugo ! Tu t'en vas déjà ? Tu fonces tellement vite que tu ne m'as même pas vue, c'est vexant !

Elle était là, toute proche, appuyée sur l'aile d'une voiture. Une autre fille se tenait à ses côtés.

— Natacha, ma cousine. Hugo, le garçon qui a peint le sol en bleu.

J'accusai le coup.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Maintenant ? Je ne sais pas...

— Alors viens avec nous. On va au Nimbus. Tu connais ?

— Non...

— Un repaire de drogués, il paraît !

Quelqu'un paya mon entrée, May Joy sans doute. Nous rejoignîmes d'autres amis. Mais, je fus très vite privé du bonheur de sa présence. Le petit groupe se dispersa sans un mot, sans une explication. On me laissa seul. Après une heure accoudé au bar à ressasser ma déception, je renonçai à rester plus longtemps. May Joy n'était pas revenue vers moi, personne ne m'avait adressé la parole, on m'avait ignoré et il n'était pas question de prendre un autre verre car la moindre boisson était hors de prix.

En sortant de la boîte, je trouvai May Joy assise sur une marche d'escalier avec

auprès d'elle Natacha qui pleurait.

— Peine de coeur... Tous des salauds.

Le visage déformé par les larmes, elle n'était plus aussi jolie. Un instant, elle me fit penser à ces actrices américaines vieillissantes, alourdies par les excès d'alcool, à cause peut-être de son goitre naissant qui donnait à son visage une maturité trop précoce. Avec sa culotte qu'on apercevait sous la jupe, Natacha avait l'air d'une petite perverse mais elle pleurait alors je fus gentil.

— Tu veux que je lui casse la gueule à ce type ?

Elle leva les yeux sur moi puis elle se tourna vers sa cousine avec un air étonné.

— Tu te ferais mal. J'aime bien les mecs baraqués. Mais, c'est gentil de le proposer.

— De rien. Je peux aussi peindre sa bagnole, sur le mode revenge. J'ai de la peinture en stock, toutes les couleurs que tu veux, tu choisis le message.

Cette fois, elle se prit à sourire.

— Arrête, tu vas me faire marrer.

May Joy me fixa du regard avec une profondeur d'intention qui me surprit. Je retrouvais l'ange dont j'avais rêvé. Ma première intuition était la bonne. Elle était merveilleuse, différente des autres. Peu importait ce milieu de gosses de riches, elle avait un coeur, il était doux, généreux.

— Tu habites où, Hugo ?

— Près de Jasmin.

— Ah, c'est marrant, comme nous, enfin presque. On partage un taxi ? Je vais ramener Natacha chez moi et on va se faire une soirée pyjama régressive pour oublier ce connard.

Sans doute, ma façon de les regarder trahit ma pensée, car elle jugea nécessaire de préciser :

— Entre filles. Va chercher un taxi, s'il te plaît.



Le samedi suivant, en milieu de journée, je reçus un appel de May Joy. La semaine s'était passée dans un engourdissement alcoolique presque ininterrompu. J'avais noyé mes pensées incessantes pour cette fille parce qu'elles me faisaient souffrir comme une migraine. Je voulais l'oublier et je ne savais pas comment m'y prendre autrement. Son appel me surprit au début puis très vite, je compris qu'elle avait besoin de mes services. Mon dépit ne gâcha pas le plaisir que j'éprouvais à l'entendre, à faire partie de sa vie désormais.

— Je suis dans une situation impossible. C'est de ma faute. Je n'ai pas écouté mon père. Il faut toujours écouter ses parents. Tu veux bien m'aider ?

— Oui. Bien sûr. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tout ! Au début, on ne devait être qu'une vingtaine et maintenant, si je compte bien, on arrive à une centaine de personnes invitées. C'est la panique.

— Tu organises une fête ?

— Une fête ? Non, pourquoi ? Enfin, tu serais adorable. Je suis complètement débordée. Tu peux venir, là maintenant, tout de suite ?

Lorsque je la rejoignis dans l'appartement de ses parents, je fus surpris par le charme bohème de lieux. L'extérieur pompeux de l'immeuble haussmannien avec ses lourdes grilles, ses dorures m'avait d'abord impressionné mais, chez eux, tout était différent, intime, familial. May Joy m'accueillit très gentiment. La première chose que je remarquai, ce fut ses chaussettes blanches qui laissaient deviner les mouvements de ses orteils. Je les regardais tandis qu'elle me parlait et je suivais aussi les mouvements de ses cheveux noués librement avec un gros élastique. Elle devait sans cesse les ramener en arrière et ce geste me rapprochait d'elle, peut-être parce qu'il me rappelait à quel point elle était belle, si belle que j'en restais muet d'admiration. J'étais si troublé qu'elle dû me répéter plusieurs fois ce qu'elle attendait de moi : faire les courses, acheter des boissons, passer chez le traiteur, déplacer des meubles. May Joy était seule pour tout faire. Lorsque je l'interrogeai à ce sujet, elle eut un petit rire gêné.

— J'ai voulu faire une surprise à mes amis sans mesurer l'ampleur de la tâche. Si je leur avais demandé de venir m'aider, il n'y aurait pas eu de surprise... Tu